

## Le Jansénisme dans *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette

**Document n°1 :** Esmein-Sarrazin Camille, « Roman et religion au tournant des années 1660 : lectures de Mme de La Fayette », *Littératures classiques*, 2012/3 (N° 79), p. 217-235. DOI : 10.3917/licla.079.0217. URL : <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2012-3-page-217.htm>

La méditation, l'examen de conscience, la direction spirituelle et l'interprétation spirituelle de la notion de repos sont autant d'éléments sur lesquels assoir un autre intertexte, non exclusif de ceux qui ont été évoqués précédemment : la référence à saint Augustin. Alain Niderst considère que « ce roman [...] est bien plus janséniste que les tragédies raciniennes ». Pour Louis MacKenzie, il s'agit d'un jansénisme diffus, très peu visible, mais qui façonne le caractère du roman. Béatrice Didier voit des preuves de jansénisme dans les examens systématiques par l'héroïne de ses pensées, et surtout dans le refus final. Laurence Plazenet, dans une étude des deux nouvelles qui pourrait englober *La Princesse de Clèves*, montre que ces textes sont indissociables d'une dénonciation de l'amour et d'une peinture sombre de l'homme, marques de la culture augustinienne de la romancière. Les deux analyses les plus complètes et les plus convaincantes, celles que Jean Mesnard et Philippe Sellier livrent au cours de leurs différentes études de ce texte, sont aussi les plus nuancées. Jean Mesnard montre combien une analyse en termes de morale est justifiée mais insuffisante, et suggère de lui substituer une lecture métaphysique. Celle-ci permet de comprendre le statut du divertissement pascalien dans l'évocation de la cour, et surtout les dernières pages du roman, en particulier les « exemples de vertu inimitables » que laisse la princesse, où l'adjectif *inimitable* situe le personnage dans un au-delà du terrestre. La retraite finale de l'héroïne, le choix qu'elle fait de se retirer du monde semblent « préparer une autre vie, où l'harmonie serait restaurée », mais « ce n'est qu'une suggestion de l'œuvre ». Enfin Philippe Sellier revient sur le travail d'atténuation des références religieuses dans le roman qui a pu égarer les lecteurs négligeant des indications explicites telles que la « piété » de Mme de Chartres. Il propose de lire le dénouement à la lumière d'un « augustinisme ironique », que seul un lecteur averti et précis pourra déceler : le message métaphysique et religieux est bien présent, mais « en demi-teinte ».

**Document n°2 :** Anne Löcherbach, « *La Princesse de Clèves* et le processus de civilisation », *Pratiques* [En ligne], 151-152 | 2011, mis en ligne le 13 juin 2014, consulté le 02 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1802> ; DOI : 10.4000/pratiques.1802

M<sup>me</sup> de Clèves, résumant ses expériences, sent la honte qu'elle éprouve face à M. de Clèves se retourner contre elle-même : ayant manqué à sa propre dignité, elle veut réparer ses fautes. Si, auparavant, l'aveu devait mettre fin à l'aliénation d'elle-même, c'est, après l'échec de ce premier, le refus qui devient le seul moyen par lequel la princesse peut encore espérer rétablir son moi. Par sa décision, elle se constitue en sujet autonome après avoir été successivement l'objet de sa mère, de M. de Clèves et finalement de sa passion. Tout en renonçant à ses sentiments, elle peut les avouer, finalement même à Nemours (cf. PdC, 405sq.). Dans la scène du refus, il n'y a plus de narratrice pour commenter et analyser la décision de l'héroïne. M<sup>me</sup> de Clèves, elle-même, présente, dans un monologue plutôt que dans un dialogue avec le duc de Nemours, ses réflexions qui conduisent au refus. Ce n'est plus le moment des fausses vérités ou des signes involontaires ; c'est le temps de la conscience d'elle-même.

Tandis que La Rochefoucauld se contente de constater l'échec de l'homme devant le projet d'autodétermination, M<sup>me</sup> de La Fayette montre une possibilité d'échapper à la détermination par des forces extérieures au moi : renoncer à ses passions peut mener à un acte de reconquête de soi-même. Le chemin qu'elle fait faire à son héroïne est sans aucun doute épineux et douloureux (janséniste ?), mais c'est le seul qui puisse l'aider à sauver ce qu'elle était en train de perdre. Ainsi, le « refus » représente la constitution du moi parfaitement conscient de ses actes et va au-delà du processus de civilisation individuelle. Le choix que fait la princesse à l'encontre de toute logique sociale – la décision de se retirer de la cour, de ses troubles et de ses bénéfices – peut dans ce sens être interprété comme un signe précurseur de l'intimité subjectivité du monde moderne à venir, même si l'ontologie de la Princesse est gouvernée ici par des motifs religieux et aristocratiques (liés au statut de la femme aussi sans doute).